position. L'eau de la rivière est littéralement empoisonnée et cause beaucoup de maladies ; elle ne peut plus servir aux usages domestiques ; l'atmosphère est en outre devenue irrespirable.

En 1884, le chef de la province, ému de cet état de choses, résolut d'y porter remède : il ne trouva rien de mieux que d'interdire la fabrication de l'huile de poisson... Le moyen était efficace, mais un peu trop radical, car il compromettait de graves intérêts : des marchés avaient été passés, en effet, pour la fourniture de quantités considérables d'huile, et les ordres nouveaux étaient donnés au moment où allait commencer le travail. C'était, en outre, anéantir une source sérieuse de richesse pour le pays. A la vérité, l'interdiction n'était pas complète : il était permis de pêcher le petit poisson avec l'épervier et les filets à la main... Il eût tout autant valu autoriser seulement la pêche à la ligne !

A la suite de réclamations, le Gouvernement de la Cochinchine intervint et entra en pourparlers avec le gouverneur de Battambang d'abord, puis avec la cour de Bangkok ; la solution s'est fait longtemps attendre, mais enfin nous avons eu gain de cause et cette industrie a été autorisée à nouveau sous les restrictions suivantes : il sera perçu par les soins du gouvernement de la province un droit de pêche, autrement dit *location d'arroyo* ; l'huile exportée sera frappée du droit de douane comme tous les autres produits exportés ; enfin, les détritrus du poisson seront soigneusement enfouis en terre. C'était la solution proposée, dès le début, par le Gouvernement de la Cochinchine. Les deux premières clauses sont ponctuellement exécutées ; mais la troisième, prescrivant d'enfouir les résidus, est restée lettre morte : le séjour dans les réservoirs permet, en effet, l'extraction d'une quantité d'huile presque égale à celle qui provient de la cuisson.

La saison de 1884 a donc été presque nulle : il a été fabriqué néanmoins une certaine quantité d'huile ; il est probable que l'intervention du Gouvernement français, presque au début de la saison, a dû faire fermer les yeux sur la fabrication clandestine.

La saison de 1885 s'est d'abord annoncée comme devant être importante : des industriels ont fait des commandes considérables, et le droit de pêche a été affermé avec le droit de douane sur l'huile, mais le poisson est rare cette année, et la production n'atteindra pas les prévisions.

La chasse tient aussi une place à signaler parmi les industries de

la province. Le Cambodgien de l'intérieur, armé d'un vieux fusil à mèche ou à pierre, quelquefois à capsule, jamais à broche, fusil dont les vis perdues sont fréquemment remplacées par des clous, ayant de la poudre fabriquée par lui, et, comme projectiles, des rognures de plomb, de fer, quelquefois même du plomb de chasse et des balles..., le Cambodgien donc, ainsi armé, part sans crainte sous bois ou dans la clairière à la recherche des daims, des cerfs, des élans, des chevreuils, sachant parfaitement qu'il peut rencontrer aussi bien un tigre, mais tout disposé à l'affronter avec son arme aussi dangereuse, cependant, pour le chasseur que pour le gibier !

Les cerfs se rencontrent à peu près partout dans la province, mais plus spécialement dans la plaine de Mongkolborey, à Svai Po, près de Phnôm Chak Kréem, à Kompong Kol, à Phnôm Tïpedey et à Dontri.

Pendant la saison sèche, on pratique la chasse à courre dans la plaine de Mongkolborey : des chevaux rapides d'une race particulière, à demi sauvages, sont dressés à cette chasse. Dès qu'un cerf est en vue, le cheval part comme une flèche à sa poursuite, l'œil ardent, l'oreille droite, emportant son cavalier qui se maintient sans selle dans cette course vertigineuse. Parfois une crevasse, une fondrière, une souche cachée par les herbes font butter le malheureux cheval, et il y a bien des chances, alors, pour que la monture et le cavalier soient tués sur le coup ; mais, généralement, la chasse se termine d'une manière plus heureuse : le cerf, malgré ses feintes et ses crochets, est atteint par le vigoureux petit cheval qui laisse à peine à son maître le mérite d'achever la bête, car lui-même la mord avec rage et la frappe à coups redoublés de ses sabots. Arrivé à ce point, la partie glorieuse de la journée est terminée pour lui, car le cerf mort est vidé et chargé vulgairement sur son dos fumant, et rapporté au village.

Ce cheval, qui vient de dépasser un cerf à la course, ne paye pas de mine le soir de la chasse : maigre, efflanqué, essoufflé, la peau souvent trouée, le poil long, crotté et couvert de grumeaux de sang, l'œil terne, l'oreille basse, le nez touchant presque terre, les jambes écartées et comme arc-boutées pour le soutenir, il fait vraiment pitié, et, pour quelqu'un qui ne connaît pas cette race, il a l'air d'une pauvre bête qui va crever de misère bien plus que d'un cheval de fond tout disposé à recommencer le lendemain son exploit de la veille.

Les peaux de cerf, les bois, les cornes molles, la viande fraîche et boucanée, tout est utilisé et vendu. Il en est de même pour les bœufs et les buffles sauvages ; on trouve ces derniers particulièrement du côté de Dontri et de Phnôm Tipedey. La chasse aux bœufs et aux buffles n'est pas sans dangers, aussi les Cambodgiens la font-ils en nombre et à l'affût autant que possible.

Les bœufs les plus recherchés sont le tonsong, bœuf sauvage avec belles cornes rouges presque transparentes et recourbées en avant, et le khting gaur, aux cornes longues et très pointues.

Indépendamment des cerfs, des bœufs et des buffles que le Cambodgien recherche spécialement et dont la chasse constitue une véritable industrie, il tue en outre tout autre gibier qu'il rencontre dans ses chasses. On trouve dans la province beaucoup de tigres de très grande race, surtout dans les régions montagneuses ; des panthères, des éléphants sauvages sur les bords du lac où ils suivent le mouvement de l'inondation ; on en rencontre aussi du côté de Phnôm Véay Chap, au sud de Battambang ; on trouve encore des renards, des loups, des lièvres, des lapins, des belettes, des fouines ; des loutres à Banon, et sur tout le cours de Song Kè ; des ours à miel et des porcs-épics dans les montagnes ; des rhinocéros, quoique en assez petit nombre, dans les parages montagneux de Kompong Kol et de Phnôm Véay Chap ; partout des pangolins, des serpents, qui sont très communs. La peau de tous ces animaux est vendue aux négociants chinois. La peau du rhinocéros est parfois découpée en lanières, séchée, et vendue alors comme comestible.

Les caïmans ne sont pas rares dans les arroyos de la province, et, dans certains parages, ils sont tellement nombreux, que leur présence est décelée par une odeur repoussante toute particulière ; les indigènes mangent très volontiers du caïman, ainsi que la tortue. Cette dernière est très commune et est recherchée pour sa carapace.

Il y avait autrefois de grandes quantités d'abeilles dans la province, et particulièrement dans les districts boisés de Mongkolborey et de Tu'k Thio : Mouhot parle de 11,000 kilos de cire expédiés annuellement à Bangkok par la seule localité de Mongkolborey. Il est bien difficile de connaître aujourd'hui la quantité de cire récoltée, mais il est certain qu'elle est très loin d'atteindre le chiffre cité ci-dessus. Les abeilles disparaissent progressivement à mesure que les indi-

gènes défrichent les forêts ; les incendies périodiques doivent également en détruire des quantités considérables. Les grottes des montagnes en recèlent parfois de nombreux essaims, et dans ce cas la cueillette du miel et de la cire n'est pas très aisée ; lorsque la grotte est inaccessible par le pied, les Cambodgiens, munis de torches, se font attacher avec des cordes et descendre jusqu'en face de l'orifice ; ils enfument les abeilles qui s'envolent ou meurent étouffées.

Le miel n'est guère exporté ; il est vendu sur place pour la fabrication des gâteaux. Il n'est pas fabriqué de sucre de canne ; la canne est assez rare et cultivée uniquement pour l'alimentation immédiate. Les palmiers à sucre ne sont pas non plus très communs ; il est fabriqué, cependant, une certaine quantité de sucre de palme que les Cambodgiens moulent en petites tablettes rondes.

Les paons sont nombreux et recherchés plutôt pour leur queue que pour leur chair ; tout au contraire, les marabouts et les aigrettes sont tués pour leur chair seulement : les indigènes ignorent la valeur de leurs belles plumes. Il y aurait là, cependant, un commerce important à faire, car les aigrettes, particulièrement, foisonnent sur les bords du lac et dans les arroyos ; on doit les chiffrer par centaines de mille.

La chaux à bétel vient, en partie, de Kompong Chhnang et de Sânrong Tong, dans le Cambodge. Il en est, néanmoins, fabriqué une certaine quantité dans la province avec les coquillages que l'on ramasse sur les bancs de sable laissés à sec pendant la saison sèche. Quand les eaux sont hautes, voici comment se fait la pêche des coquillages : des excréments de buffle desséchés sont placés sous l'eau à une faible profondeur sur la berge de la rivière ; ils ne tardent pas à être recouverts de coquillages qui viennent s'y fixer. Les Cambodgiens retirent alors l'engin de pêche, détachent les coquillages dont ils mangent la chair, et font calciner les coquilles dans de petits fours en briques ayant la forme d'un cône renversé.

Il y a une source réelle de richesse, à peu près inexploitée, dans les amas considérables de guano de chauve-souris, qui tapisse le sol de la plupart des grottes des montagnes. Certaines de ces cavernes, à Phnôm Sâmpôu, à Phnôm Châk Kréem, par exemple, sont très vastes et remplies d'excréments secs de chauves-souris et de vampires sur une hauteur de plusieurs mètres. L'extraction de ce guano n'offrirait pas de sérieuses difficultés : la pente des montagnes est géné-

ralement régulière et très raide ; il serait facile de s'ouvrir à la hache, dans les arbres et les broussailles, une trouée en ligne droite partant de la grotte et descendant jusqu'au pied de la montagne ; on installerait alors dans cette saignée, au moyen de planches jointives, une sorte de *dalle* analogue à celles dont on se sert à bord des navires pour faire glisser les grains dans la cale. Du pied de la montagne, le transport s'effectuerait en charrettes à buffles jusqu'à l'arroyo le plus proche. Ce guano pourrait être employé soit comme engrais pour les cultures riches, soit pour la fabrication du salpêtre. Les Cambodgiens l'utilisent ainsi, du reste, mais en petite quantité, pour la fabrication de leur poudre de chasse et pour les feux d'artifice de leurs fêtes ; il n'est exporté ni guano, ni salpêtre, ni poudre.

La fabrication du charbon de bois est assez restreinte et se réduit à l'approvisionnement de la ferme d'opium pour la cuisson de ses boules, à la consommation pour le repassage, et enfin à la fabrication de la poudre. Pour faire le charbon, on creuse un trou en terre, on le garnit de balle de paddy, puis on y place symétriquement le bois et on le recouvre également d'une épaisse couche de balle de paddy à laquelle on met le feu. Le tout brûle lentement à feu mort pendant quelques jours, au bout desquels on jette de l'eau sur le foyer pour l'éteindre. Le charbon ainsi obtenu n'est pas toujours de bonne qualité, mais le mauvais choix du bois employé doit sans doute y contribuer autant que le mode de combustion.

Il est à peine besoin de dire que l'on trouve partout dans les forêts, et à profusion, des bois de charpente, de menuiserie, de charronnage, d'ébénisterie et, généralement, tous les bois riches si recherchés en Cochinchine.

Sur les bords de la rivière de Tu'k Thio il est construit, presque exclusivement par des Annamites, un très grand nombre de jonques de charge ; le bois le plus employé est le koki ou bois de sao, qui atteint souvent des dimensions prodigieuses ; c'est avec le koki que l'on construit, dans les bonzeries, les fameuses pirogues de course d'une seule pièce, qui mesurent parfois 30 mètres et plus de longueur.

Les bois de teinture sont communs dans les districts de Mong Korborey et Tu'k Thio. C'est également là que l'on trouve, en plus grande abondance, les bois résineux dont le produit sert à la fabrication des torches et de l'enduit pour calfater les bateaux ; cette

dernière préparation, très résistante dans l'eau, est obtenue par le mélange de résine et d'huile de bois malaxées avec soin. Les arbres à huile croissent aussi dans les riches forêts de Tu'k Thio ; cette région paraît être beaucoup moins ravagée par les incendies que la partie sud et ouest de la province ; aussi les arbres y ont une vigueur et une exubérance de sève remarquables.

Il y a peu de cotonniers, peu de fromagers à Battambang, et la production du coton ne suffit pas aux besoins du pays.

On ne trouve plus que de très petites quantités de bois d'aigie, et sur la seule frontière de Pursat : ce bois odoriférant a presque entièrement disparu de la province. Les spécimens de qualité supérieure, qui ont une belle couleur noire et contiennent une huile essentielle, atteignent le prix de 30 barres le picul ; le bois résineux de qualité inférieure, de couleur jaunâtre, et qui est le plus commun, est employé souvent comme combustible dans les crémations riches, et vaut 30 piastres le picul.

Les bambous croissent sur les bords du Song Kê, dans le sud de la province ; ils suffisent à peine à la consommation locale pour la construction des maisons, des roofs de bateaux, etc. ; encore n'est-ce pas le bambou qui est employé le plus communément, comme flotteur, pour les trains de bois, mais bien les troncs de bananiers.

Le rotin croît surtout sur la ceinture du lac, dans la région qui se trouve tantôt inondée et tantôt à sec. Une espèce de très gros rotin, d'un pouce de diamètre environ, croît en abondance dans les montagnes de Banon et des environs : cette espèce est employée pour consolider les trains de bois ; on en fait aussi des câbles pour les grosses jonques.

Enfin à Mongkolborey, au nord, et à Asey, au sud, on trouverait, paraît-il, en quantité assez considérable, de la gomme laque de bonne qualité.

Telles sont les principales industries extractives qui sont exploitées ou pourraient l'être dans la province de Battambang.

Industries manufacturières. — C'est surtout l'industrie manufacturière qui est peu importante et essentiellement locale : il n'est, en effet, presque rien exporté des produits de fabrication.

Parmi les tissus fabriqués à Battambang, il faut mettre au premier rang, comme dans tout le Cambodge et le Siam, le sâmpot ou

langouti. Chaque case possède un métier à tisser avec ses accessoires, et presque toutes les femmes savent s'en servir. Elles tissent à temps perdu soit le sâmpot commun en coton, soit le sâmpot en soie unie, soit enfin le beau sâmpot broché en soie de couleurs variées, appelé *sâmpot haul*. Ces articles sont très rarement mis dans le commerce.

Il est fabriqué aussi des tissus légers et clairs en coton pour faire les moustiquaires. Ce même tissu sert à la confection de filets pour le très petit poisson.

Le village de Snon, au sud de Battambang, est renommé pour la confection d'une espèce de natte très solide dont la chaîne est en lamelles d'écorce et la trame en rotin fendu ; cette localité ne peut suffire aux commandes qui lui sont faites par les négociants chinois.

Il est fabriqué, en outre, une grande quantité d'objets de vannerie pour le nettoyage des riz, des corbeilles en bambou, des paniers, des nasses et des barrages en lames de bambou pour la pêche, des cordages en rotin et en écorce pour amarrer et gréer les barques.

On confectionne des quantités très considérables de filets pour la pêche du poisson dans les arroyos et dans le Grand-Lac ; la ficelle employée vient exclusivement de Chine ; comme flotteurs pour les filets, les fabricants emploient une espèce de bois épineux très léger à belles fleurs rouges, appelé *rotuos*.

La manipulation de l'indigo est faite d'une manière assez grossière, mais cette industrie a pourtant une certaine importance dans le pays, de même que la teinture des étoffes. La réputation des Cambodgiens est connue pour la variété, la beauté et la solidité des couleurs qu'ils obtiennent avec les fruits, les feuilles, les écorces, les gommés ou les racines de certains arbres. C'est surtout dans les fêtes publiques que l'on peut admirer la diversité et la richesse des teintures employées, en voyant les innombrables écharpes dont les couleurs parcourent toute la gamme des teintes, depuis les plus criardes jusqu'aux plus douces à l'œil.

Les paillettes blanches en feuilles de palmier et les paillettes d'herbes pour la toiture des maisons sont toutes fabriquées dans le pays.

Un village laotien situé au pied de Phnôm Krápœu s'adonne à la construction des *kô thang*, sorte de bât de charge ayant de chaque côté un panier très solide ; ce bât est employé pour le transport du riz à dos de bœuf.

Les forêts de la région de Tu'k Thio fournissent les arbres à huile servant à la confection des torchis. Le plus abondant est le téel (cây dàu nu'o'c des Annamites), qui donne l'huile la plus limpide et la plus estimée ; ce produit sert également au calfatage des barques.

La fabrication des alcools de riz tient une place importante dans l'industrie manufacturière, et le fermage du monopole de la distillerie occupe le premier rang parmi les revenus de la province.

La bijouterie cambodgienne est grossière et peu recherchée ; on lui préfère le travail des Siamois et des Chinois qui fabriquent des chaînettes, des bagues, des diadèmes, des plateaux, des crachoirs, des vases ciselés, des boîtes à bétel, de petites boîtes de toutes formes pour pommades et parfums, des bracelets, des colliers, etc. L'or et l'argent sont employés même pour les plus grosses pièces, et certains mandarins possèdent ainsi de véritables fortunes en vases de prix et en bijouterie du pays.

Les forgerons ne fabriquent que quelques outils communs : couteaux de toutes les dimensions, hachettes, faucilles pour couper le riz, marteaux grossiers, menuiserie. Les fers employés pour les objets vulgaires viennent de Singapore ; pour les outils les plus importants, on se sert du fer du Cambodge (Kompong Soai), qui est le meilleur et le plus cher.

Enfin Battambang possède un « hôtel des monnaies », qui constitue l'un des revenus du trésor de la province. L'unique monnaie frappée est une petite pièce moins grande que notre centime et qui est censée contenir 9/10 de cuivre et 1/10 d'argent ; en réalité, la proportion de cuivre est bien plus forte, et encore l'argent employé dans l'alliage est, le plus souvent, le tical siamois dont le titre est inférieur à celui de la piastre mexicaine. Le poids de cette monnaie est de 1 gramme 2/10 environ, et sa valeur de 1/120 de piastre. D'un côté, on voit l'image du kruth ou garouda, oiseau fantastique de la mythologie indienne ; l'autre face porte le nom de la province (Prea : dâmbong) en caractères khmères anciens (aksâr mûl). Elle est appelée *prâk pé*, ou encore *slang*, corruption du mot siamois *salu'ng*, monnaie siamoise avec laquelle il faut bien se garder de la confondre, car le *salu'ng* est une pièce d'argent qui vaut 16 prak pé.

Les machines et l'outillage employés pour la frappe ont été fournis par une maison française de Paris.

Avant l'achat des machines, on frappait à la main la monnaie

locale, et, maintenant encore, on a recours à ce procédé lorsque la frappe est insuffisante pour fournir aux demandes du change. L'alliage en fusion, au lieu d'être coulé en barres pour le laminage, est alors précipité sur un bananier flottant dans une cuve d'eau froide. En tombant, il se divise en grenaille très fine. On a préparé des briquettes oblongues formées de cendre, de poussière de charbon et de terre pétries avec de l'eau, et dans lesquelles on a pratiqué de petites cavités hémisphériques destinées à recevoir la quantité de grenaille nécessaire pour une pièce de monnaie ; cette quantité est mesurée avec un godet *ad hoc*. Les briquettes garnies sont placées sur de vastes feux de forge et chauffées jusqu'à ce que la poussière d'alliage soit fondue. On retire alors les briquettes, on les plonge dans un baquet d'eau froide pour solidifier le métal en fusion et l'on extrait les boules, grosses comme de petites chevrotines ; ces boules passent ensuite sur une série d'enclumes où un ouvrier les place une à une pendant qu'un deuxième ouvrier donne rapidement un coup de marteau sur chacune. Quand elles sont suffisamment aplaties pour recevoir l'empreinte, on les apporte à la dernière enclume qui occupe trois ouvriers : le servant, le poinçonneur et le frappeur. Le servant place sur le milieu de l'enclume la rondelle à marquer en même temps qu'il chasse celle qui vient de recevoir l'empreinte ; le poinçonneur, qui a le travail le plus délicat, tient à deux mains le poinçon d'acier, saisi entre deux baguettes de bois, et applique l'outil sur le milieu de la rondelle ; le frappeur donne un coup de marteau sur la tête du poinçon : la pièce de monnaie se trouve alors marquée de l'empreinte en relief d'un oiseau, et, au-dessus, d'un caractère chinois. La pièce n'est marquée que d'un côté ; l'autre face reste unie et légèrement convexe.

Ces trois ouvriers sont très habiles et peuvent frapper jusque 90 pièces par minute. Grâce à une intelligente division du travail, ce système fournit un rendement trois fois plus fort que le système des machines, mais en employant, il est vrai, un personnel plus nombreux. Les pièces frappées ont encore à subir certaines préparations avant d'être mises en circulation : elles sont d'abord placées sur le feu dans de grandes marmites évasées en fer ; on les remue avec une palette jusqu'à ce qu'elles prennent une teinte bleuâtre : elles sont alors suffisamment décapées. On les plonge ensuite dans un certain bain de sel marin et de graine de tamarin où elles pren-

nent un magnifique aspect d'argent mat... que l'usage et la manipulation enlèvent bien vite.

Industries agricoles. — L'énumération des industries agricoles ne sera pas longue, bien que cette branche soit la principale source de richesse du pays.

La culture du riz est très importante, mais c'est pour ainsi dire la seule. Les rives habitées de tous les arroyos sont bordées de rizières sur une profondeur variable suivant l'importance des localités. Les semis et le repiquage ont lieu à peu près aux mêmes époques qu'en Cochinchine; il est cultivé une vingtaine de variétés de riz peut-être. Les lieux de production les plus importants sont Battambang et tout le bassin inférieur du Song Kê, la région de Tu'k Thio, et surtout Mongkolborey.

La culture qui vient au second rang comme importance est celle du cardamome (*krevanh*); cette plante pousse presque sans soins sur les sommets élevés et froids des Phnôm Krevanh, au sud de la province, près de la frontière de Pursat. La province de Battambang doit fournir annuellement au roi de Siam un tribut de 50 piculs de cardamome; les villages situés près des Phnôm Krevanh sont exempts de toute corvée et de tout autre impôt, mais ils sont tenus de fournir la quantité exigée pour le tribut. Lorsque, en cas de levée de guerre, un homme refuse de marcher, il est condamné à aller habiter un village des Phnôm Krevanh, et il doit fournir, chaque année, 4 cattis (2 kilog. 400) de cardamome par homme valide de sa famille; un registre spécial est tenu, à cet effet, par le mandarin chargé de ce produit. Moyennant cette redevance, le condamné est exonéré du service militaire et ne paye aucun autre impôt, mais sa résidence dans le village assigné est forcée et même héréditaire. Tel est le sort bizarre réservé aux réfractaires à Battambang!

On recueille également, mais en plus faible quantité, le cardamome sauvage ou *kreko*. Les produits similaires de la province de Pursat sont, du reste, de beaucoup supérieurs comme bonté et comme abondance.

Il est cultivé du maïs, des haricots, des arachides, mais pour la consommation alimentaire seulement; on n'extrait pas l'huile des arachides, la production n'étant pas assez forte.

Les concombres, les citrouilles, les pastèques et autres cucurbita-